

quelle autre, et n'était pas tout d'un, non plus. Et si tous ces jeunes se promènent nus, c'est à cause du progrès de la médecine, regardez-les, s'ils sont bien portants, grands et bien fichus... Avec les jus de fruits, les vitamines...

— On n'a pas besoin de se mettre nu pour avaler des vitamines, disait Mme Donzert.

— Non, mais quand vous êtes nus, elles agissent mieux.

— Tu diras peut-être que Cécile et Martine se portent mal ? Je ne te fais pas gagner beaucoup d'argent, à la pharmacie, et c'est sans regrets !

— Tu parles comme grand-mère, quand elle voit tes filles se promener sans chapeau au soleil, c'est elle qui prend un coup de sang ! Maintenant, on laisse parler la nature. Et il n'y aura pas de drame quand Cécile ou Martine te ramèneront un gosse... Mais ne te fâche pas ! Tu sais bien que lorsqu'on est femme de pharmacien, on exprime les choses simplement...

Martine et Cécile pouvaient difficilement sortir, tant il y avait de travail au salon de coiffure et à la maison, ce n'était guère que le dimanche qu'elles allaient faire un tour du côté de la baignade, après six heures, à la fraîcheur. Martine emportait avec elle l'espoir tenace de rencontrer Daniel. Depuis deux ans, elle se nourrissait encore de cette vision, la nuit, près du châtea u qui s'éteignit à son apparition, comme on souffle une bougîte... « Martine, j'aimerais me perdre dans les bois avec toi... » Depuis, elle l'avait vu quelques fois traverser le pays, s'arrêter chez son ami, le docteur, qui ne lui faisait plus de piqûres... Il n'apparaissait pas plus souvent en hiver qu'en été, il travaillait beaucoup à la pépinière, chez son père, et il passa brillamment son concours pour entrer à l'École d'Horticulture... Il allait donc partir pour Paris tout

V

LA CORRIDA DES JEUNES

Avec toutes ces maisons paysannes arrangées par les Parisiens, et le camping qui s'est monté en haut de la colline, le village prenait maintenant chaque été un peu plus « le genre Saint-Germain-des-Prés », comme disait Mme Donzert, la Parisienne, ce qui n'expliquait rien ni à Martine, ni à Cécile. Mais elles n'avaient pas besoin d'explications, elles savaient mieux que M'man Donzert que ces garçons de Paris n'avaient pas de savoir-vivre, se croyaient, étaient mal embouchés, gueulaient, et ne distinguaient pas l'orge de l'avoine. Eh bien, si c'était ça, les Parisiens, les gars du village, auprès d'eux, étaient de gentils animaux domestiques ! Et les filles ! dévêues, dépeignées, déchausées, bref, débraillées, bien qu'elles n'eussent sur leur peau bronzée qu'un cache-sexe et un cache-seins ! Mais il suffisait d'un mouchoir de coton, frippé, noué de travers autour du cou pour leur donner cet air-là. Pour tout dire, une génération qui faisait le malheur de ses parents, disait Mme Donzert à son amie, la pharmacienne — pharmacienne par mariage, ce n'était pas elle qui avait fait des études, mais son mari — qui, elle, disait que cette génération ne faisait pas plus le malheur de ses parents que n'importe